

— Le sel !

— Oui, maître ; c'est leur plus grand régal.

— Eh bien ! Va pour le sel !

Sans tarder, de Sambry se fit apporter une raisonnable portion de sel marin, et après avoir réuni autour des tentes, les indigènes de Pafoule, il leur en fit une distribution assez large.

Des cris d'enthousiasme accueillirent cette libéralité, et l'on vit bientôt tous les nègres se gaver, à pleines poignées, de la substance salée, au grand divertissement des explorateurs.

— Dans une heure ils vont vider toutes les eaux du voisinage, fit Criquet.

XXII

DES TIGRES EN MASSE

On laissa les noirs à leur félicité et l'on se réunit dans la tente commune, pour le repas du soir.

Le fameux tour de gymnastique exécuté par Criquet fit les principaux frais de la conversation, et l'on en riait encore de bon cœur.

— Riez tant que vous voulez, dit le Bruxellois ; grâce à ma ruse nous sommes ici, à manger tranquillement notre morceau de viande.

— Mais comment, diable, avez vous eu l'idée de cette farce, demanda Henri.

Criquet tira de gros yeux et hocha les épaules.

— Quant à ça, je l'ignore absolument comme vous, répondit-il.

— Pourtant on ne s'exécute pas ainsi sans but préalable.

— Je vous avoue que je n'en avais pas.

— Allons donc !

— Parole de Bruxellois ! je me sentis tout-à-coup une espèce de démangeaison, une envie de sauter ; et, ma foi, je me suis mis à le faire.

— Ce qui vous a fait passer à la hauteur des fétiches.

— A la grande gloire de moi-même, et au profit de....

La phrase de Criquet fut coupée par un hurlement terrible parti du dehors, et qui se produisit si près des explorateurs que tous, instinctivement, prêtèrent une oreille effrayée.

— Les tigres ! s'écria Sir William en se jetant sur son fusil.

Mais on n'eut pas les loisirs d'une longue réflexion.

Le hurlement redoubla et se renforça de la voix caverneuse d'autres fauves, dont le grand nombre se devinait aisément à la force du bruit.

D'un coup tout le monde se leva de table.

Entretiens le vacarme dans la forêt prenait une intensité formidable.

Les cris des animaux féroces se croisaient sans interruption et faisaient tressaillir les échos sous leur ronflement sinistre.

Décidément le chef de Pafoule avait eu raison en annonçant la présence des fauves sur son territoire.

Les explorateurs eurent bientôt pris leur parti.

— Aux armes ! s'écria de Sambry.

Au bout de quelques secondes tout le monde avait son fusil sur l'épaule, pendant que le tintamarre effroyable se prolongeait sur toute la ligne.

On se porta au dehors, dans une hâte fébrile.

Tout le village était en ébullition. Les timides habitants chassés par une peur atroce, couraient les uns dans les autres, avec des signes de désespoir qui touchaient au délire.

Les lamentations des femmes et les pleurs des enfants remplissaient l'espace comme d'appels de morts.

Certains des indigènes se prosternaient dans le sable et imploraient la pitié de leurs dieux, sans penser qu'une bonne défense ferait bien mieux leur affaire.

Mais lorsqu'ils virent arriver les explorateurs, hardis, audacieux, la tête haute et l'œil en feu, alors une confiance naquit dans leur âme.

Ils se rendirent à leur rencontre et, couvant du regard timide les armes reluisantes que portaient les voyageurs, ils les suppliaient de prendre sous leur protection le malheureux village.

— Allons Criquet, ricana sir William, c'est le moment ou jamais de recommencer vos fonctions !

Quelles fonctions ?

— Celle d'homme-fétiche.

Le Bruxellois eut un mouvement mélodramatique.

— Cette fois, je vous en laisse les avantages, dit-il.

— Je tâcherai d'en profiter. En avant !

D'un pas assuré la troupe marcha vers la forêt.

Le soir était venu, ce qui rendait la tâche assez difficile ; mais fort

heureusement l'espace, d'une sérénité parfaite, reflétait une blancheur de rayons qui pouvait passer pour la teinte d'un demi jour.

La lune brillait au firmament comme un phare lumineux, inondant la terre d'une clarté transparente, qui ne laissait aucun coin dans l'ombre.

De la sorte on distinguait presque dans leurs moindres détails, les objets de toutes les parties de l'endroit, sans qu'on dût faire pour cela des efforts quelconques.

— Une superbe partie de chasse ! fit sir Darly radieux.

— Mais qui nous coûtera beaucoup de poudre, répondit le chef blanc.

— Bah ! Nos cartouchières sont amplement fournies.

— Vous ne direz pas maintenant, qu'on vous empêche de tirer.

— Oh non, je vais m'en donner pour quelques jours.

— Surtout, soyez prudent.

— Ne craignez rien ; j'ai le bras ferme.

— Prenez garde, pourtant.

— D'ailleurs, le tigre cela me connaît, voyez-vous.

Et il pensait involontairement à son aventure identique de jadis, sur les bords de l'Ogôoué.

Cependant les hurlements allaient toujours leur train et semblaient faire croire à la fin du monde, tant ils étaient terriblement grandioses.

On entra dans la forêt.

D'abord de hautes herbes rendaient le passage difficile, mais comme Mwama s'était porté en guide de l'expédition, on eut bientôt trouvé un chemin potable.

Il était difficile de choisir un point de destination, car les hurlements naissaient de toutes parts.

On eut dit qu'ils sortaient de terre, et qu'ils planaient en même temps dans les airs, comme des esprits impalpables.

— Voilà qui est embarrassant, remarqua de Sambry.

— Si seulement les fauves se montraient, gémit sir William.

— Attendez ; vous en aurez bientôt de trop.

— De trop ! Jamais ! exclama le fougéux chasseur.

Soudain on débouchait dans une clairière ravissante.

Les herbes y étaient inextricables et Mwama, accompagné d'un autre nègre de la caravane, qui tenaient les devants, y enfonçaient jusqu'au-dessus des genoux.

Des bananiers immenses complétaient le charme de ce tableau, en détachaient sur le feuillage jaunâtre, leurs rameaux rabougris.

On marchait toujours.

Soudain des hurlements multiples retentirent à quelques pas, et l'on vit une nuée de tigres s'élancer.

La gueule sanglante large ouverte, rampant à terre, se glissant comme des ombres malfaisantes, les carnassiers essayèrent de franchir la distance qui les séparait des explorateurs.

Bien que l'attaque se fût produite avec une promptitude exceptionnelle, les voyageurs eurent le temps de se mettre en garde.

Sir William et Mwama sautèrent devant leurs compagnons.

— A nous ! s'écria l'Anglais.

— Feu ! répondit Mwama.

Une détonation formidable, alimentée par les armes des autres explorateurs, roula sur les herbes, et pendant quelques minutes, un épais nuage de fumée flottait sur la terre.

Au milieu de ce bruit de mousqueterie, des hurlements de douleur, des miaulements de rage, des cris de victoire fournis par des voix humaines, des appels de frayeur lancés par les oiseaux affolés fuyant à travers les branches, puis un silence de quelques secondes, le silence de la mort.

Du sang partout : sur les herbes, sur le tronc des arbres, dans les corolles des fleuves, et des masses sanguinolentes, se tirant dans des convulsions suprêmes ou essayant, par des efforts inouïs, de se redresser sur les pattes brisées par les balles meurtrières.

Plus de six cadavres de fauves gisaient sous les yeux des explorateurs.

— Hourrah ! exclama sir William.

Et le vaillant chasseur voulut s'élancer vers les victimes communes.

Mwama le retint de force.

Il n'en était que temps.

Comme obéissant à une impulsion mystérieuse, une troupe de nouveaux fauves sortirent du taillis et s'abattirent sur le lieu même où étaient tombés les autres.

Leurs griffes s'ouvraient menaçantes, comme pour saisir déjà la proie entrevue, ou comme pour venger le meurtre de leurs semblables.

D'entre les branches, d'entre les herbes, de derrière les arbres, il en sortait de toutes parts.

C'était une véritable avalanche, d'autant plus effrayante que les hurlements féroces prenaient une consistance telle que les explorateurs s'en sentirent comme inondés.

Les fauves s'allongeaient sur le sol et calculèrent leur élan, couvant de leurs yeux ensanglantés la proie dont ils aspiraient, par avance, les émanations.

Ils rampaient ou bondissaient tour à tour, aplatissant sous leurs poids les brins d'herbe et les fleurs, dont les débris, remués par leurs pattes impatientes, volaient au-dessus de leur corps dans l'espace.

Le péril était extrême, ce qui n'empêcha pas Criquet de placer son petit mot.

— La danse des tigres ! murmura-t-il. Voyez donc, von Ruff, comme c'est charmant.

Mais le naturaliste, qui ne brillait pas précisément par le courage, s'était prudemment blotti derrière ses camarades.

Cependant il fallait agir.

Puisqu'il était chasseur de bonne réputation, sir William devint l'acteur en titre, et il ne resta pas en dessous de ses fonctions.

Du reste, il avait un fort appui : Mwama.

— Allons-y, maître, insista le serviteur.

L'Anglais fut du même avis.

— Voyons, mes amis, dit-il, visons bien et tirons habilement.

— Chacun son gaillard, alors ? fit Criquet

— C'est le mot. Hâtons-nous.

Et l'on se hâta.

Pendant un long quart-d'heure ce fut un roulement de coup de feu, un sifflement de balles, un plongeon de corps, une immensité de hurlements, un carnage ; et lorsqu'enfin, le visage noirci par la poudre et le bras alourdi par la fatigue, les vaillants explorateurs cessèrent l'action, ce n'était plus que râles et sang, gémissements et désolation, autour d'eux.

Le sol était jonché de cadavres, entre lesquels on vit, de-ci de-là, se lever une grande masse blessée, se traînant péniblement vers le taillis et s'efforçant d'échapper, par une fuite précipitée, à la mort.

Plus d'un de ceux-là fut encore abattu, et bientôt tout retomba dans le silence paisible d'une belle nuit étoilée.

Les explorateurs étaient brisés.

de Sambry félicitait hautement ses compagnons, de leur audacieuse conduite, tandis que von Ruff, plus entreprenant maintenant, battait de son doigt dans le vide.

Criquet s'aperçut du manège.

— Eh, eh, von Ruff, que faites-vous là ? demanda-t-il.

— Je compte les victimes, fut la réponse.

— Vous n'arriverez jamais à compter celles tuées par vous, ricana le Bruxellois.

— Pensez-vous ?

— Certes, car le nombre en est fabuleux.

Le savant sentit la pointe et se tut, au grand désappointement de Criquet, qui aimait à se moquer de son camarade.

Néanmoins, la tâche était accomplie ; chacun avait fait son devoir.

Au surplus, la nuit avançait et il fallut songer à regagner le village.

C'est ce que proposa le chef.

— Et que ferons-nous de tous ces cadavres ? demanda sir William.

— Ma foi, abandonnons-les.

— Ce n'était pas la peine de les faire.

— Avouez que ce serait une charge embarrassante.

— Mais un butin royal.

— Je vous le concède ; seulement la place nous manque pour les caser.

— On en crée, de la place.

— Voilà qui est difficile.

— Difficile n'est pas impossible.

On discuta passablement sur ce point.

Sir William, d'une nature un peu entêtée, avait l'habitude de tenir à ses principes et les défendait fermement, tandis que de Sambry s'évertuait à lui démontrer le peu de logique de ses théories.

Cette altercation amusait beaucoup Criquet.

— A la place de sir William, je ne lâcherais pas un seul de mes animaux.

— Pourquoi ? demanda sévèrement le chef.

— Je les enverrais en Europe, où ils serviraient à m'établir un magasin de tigres.

— Trêve de vos farces, n'est-ce pas ?

— C'est, au contraire, une idée très sérieuse.

— Eh bien, gardez-là, votre idée.

A la fin on parvint à se mettre d'accord, mais à la condition expresse, imposée par sir William, qu'il lui serait permis de dépouiller un des fauves de sa péliste, de la faire arranger et de l'offrir en présent à Cathérine.

— Toujours galant ! fit le chef.

— Question de conserver un souvenir de cette glorieuse partie de chasse.

— Je n'y vois aucun inconvénient.

— All right!

Au clair de lune, sir William se mit à examiner, un à un, les corps éparpillés sur le sol et s'arrêta, après une recherche minutieuse, en compagnie de Mwama.

— Je tiens mon gaillard, dit-il.

C'était, en effet, une magnifique bête, de dimensions colossales et dont la peau pouvait se nommer une merveille de dessin et de vélocité.

On chargea la masse sanguinolente sur les épaules de deux porteurs et on reprit ensuite le chemin des tentes.

Les habitants de Pafoule attendaient anxieusement le résultat de l'expédition.

Leur frayeur était si grande que pas l'ombre d'un des leurs n'était visible dans le village. Ils s'étaient cloîtrés à l'intérieur de leurs cases, sous le coup d'une peur sans bornes.

Lorsqu'ils entendirent revenir les explorateurs, les plus hardis d'entre eux, en nombre restreint pourtant, se hasardèrent à mettre le nez au seuil de leur porte, et communiquèrent à leurs amis le retour des chasseurs.

Insensiblement la population entière vint accourir et apprit bientôt ce qui s'était passé.

Des cris d'admiration, d'enthousiasme, de vénération s'élevèrent de toutes les poitrines et ce furent des remerciements à ne plus en finir.

Le monarque en personne daigna venir s'incliner devant les Européens, et mettre à leurs pieds ses hommages.

Ce fut surtout à Criquet qu'il en avait.

Il se rappelait, sans doute, le talent gymnastique du Bruxellois ; et, par un raisonnement assez admissible, il se disait probablement que ce ne pouvait être que lui, Criquet, qui put avoir accompli, en majeure partie, ce nouveau tour de force.

Criquet se garda bien de détromper le négro.

Il répondit par des signes démonstratifs qui confirmaient la fausse opinion de l'indigène et conserva, pour lui seul, tous les honneurs de la situation.

Ceci fit rire les camarades, y compris sir Darly, qui frappa sur l'épaule du Bruxellois, en disant :

— Je vous suis bien reconnaissant pour votre bonne amitié.

— Sans rancune n'est-ce pas, comme sans merci ?

— D'ailleurs, vous avez eu votre part à la bataille.

— Et cette fois, elle sera plus grande encore.

On laissa donc les indigènes répandre les flots de leur gratitude ; et après avoir déposé dans un coin de la tente, le cadavre du tigre apporté par sir William, on se se mit au lit.

La soirée avait été rude et le repos était bien gagné.

Mais on avait compté sans la fatalité qui, en Afrique, s'attache aux moindres choses pour causer à l'homme des désagréments.

On dormait depuis une heure à peine lorsqu'on fut réveillé par un bruit formidable de miaulements.

D'abord les explorateurs, harassés, essayèrent de lutter contre ce dérangement imprévu, en cherchant un refuge dans le sommeil ; mais le vacarme se prolongeait de plus belle, si bien qu'il fut impossible de fermer encore l'œil.

On grommela sur toute la ligne.

— Voilà qui est ennuyeux, fit Criquet. Ce diantre de concert vient de me couper en plein un rêve des plus charmants.

— Je croyais, moi, avoir abattu tous les tigres, remarqua sir William.

— Vous voyez bien qu'ils se moquent de vous.

— Nous les tuerons demain jusqu'au dernier.

— Mais, en attendant, ils nous empêchent de dormir.

— Qu'en puis-je ?

— Et moi donc ?

— Ce ne sont pas des tigres, intervint Mwama.

— Non ? demanda Criquet. Des tourterelles, sans doute ?

— Pas précisément, puisque ce sont des hyènes.

— Des hyènes ! exclamèrent tous à la fois.

— Que nous veulent-elles, celles-là ? interrogea de Sambry.

— Nous avons commis une imprudence, maître.

— En quoi, s'il vous plaît ?

— En laissant sur le terrain tous ces cadavres.

— Ah, je comprends. Les hyènes, ces rapaces rôdeurs de nuit, alléchées par l'odeur du sang, sont venues s'abattre sur les corps mutilés pour en faire un festin abondant.

Mwama affirma de la tête.

— Et ces hurlements disgracieux sont leur chant de joie, ajouta Criquet.

— Leur prière avant le repas, conclut sir William.

— Le pis c'est que leur expansion nous empêche de dormir, reprit le chef.

— J'espère qu'ils auront bientôt fini de beugler, dit Criquet.

— Je crois le contraire.

— Dans ce cas, nous sommes bien livrés.

— Jusqu'à demain matin.

Mwama avait écouté ces doléances impuissantes.

— Je ne connais qu'un moyen, fit-il.

— Pour faire cesser ce tintamarre? demanda de Sambry.

— Oui, maître.

— Lequel?

— C'est de nous lever, de prendre nos armes et de mettre en fuite ces importuns.

Décidément c'était l'unique remède, mais il présentait un côté fort désavantageux, dont le moindre charme était de devoir quitter la couche moelleuse pour se livrer, en pleins ténèbres, à des exercices cynégétiques dont on en avait franchement jusqu'au-dessus de la tête.

Aussi les explorateurs hésitèrent-ils à se ranger à cet avis, hormis sir William, qui était toujours prêt à reprendre sa cartouchière.

Pourtant, il fallut bien se décider, malgré soi, à ce parti extrême, car les hurlements faisaient toujours, et sans interruption, bondir les échos sous leur musique lugubre.

Sir Darly profita de cette circonstance pour pousser ses amis à cette aventure d'un nouveau genre.

— La belle affaire, que ce petit dérangement! dit-il.

— Pour vous, peut-être; mais moi je demanderai une permission, répondit von Ruff.

— Celle de vous abstenir; n'est-ce pas?

— Vous l'avez deviné du premier coup.

— Eh bien, Monsieur le savant, restez-ici et dormez en paix.

— Amen! ajouta Criquet.

Entretemps de Sambry avait fait flamber une allumette et chacun était debout, pendant que le tintamarre, à l'extérieur, semblait augmenter encore.

— Je crois que le mieux est, en effet, de couper court à cette situation, en suivant les conseils de sir William, dit le chef.

— C'est évident, appuya l'Anglais.

On s'arrêta à cette décision et on se mit en route vers la forêt.

Sir Darly tenait la tête de la troupe, avec Mwama.

De lumineuse qu'elle avait été, la nuit était devenue noire comme de l'encre; on n'y voyait goutte et l'on devait cheminer presque à tâtons.

Les grands arbres ne dessinaient que fort vaguement leurs formes sur le ciel obscurci, dans le domaine duquel la lune s'effaçait.

— Promenade sentimentale, remarqua Criquet.

— Vous n'êtes jamais content, vous, répondit sir William.

— Il est de fait que je préférerais une route éclairée.

— A la lumière électrique, n'est-ce pas ?

— Ne fût-ce qu'au gaz.

L'Anglais haussa les épaules.

— Je me demande comment vous viserez, au milieu de cet enfer.

— Viser est inutile.

— Ah, c'est au flair que vous chassez, cette fois.

— N'importe ! Pourvu que nous soyons débarrassés de ces brailleurs.

Tout en maugréant et en causant ainsi à voix basse, on était entré sous bois, où l'obscurité était encore plus intense, doublée qu'elle se trouvait par l'ombre que projetaient les feuilles des arbres.

On devait littéralement se guider sur les cris des hyènes.

Plus d'un des hommes de l'expédition nocturne s'était déjà cogné à droite et à gauche contre des obstacles invisibles et sans nombre, qui mettaient en sang leurs mains et leur figure, mais ils n'étaient pas gens à abandonner une tâche entreprise, quelque aride qu'elle fût. Il n'y avait guère que Criquet qui se laissât aller à des réflexions rebiffantes.

— Au diable, les forêts de l'Afrique ! grommela-t-il.

Mais il n'en continuait pas moins à suivre bravement ses compagnons, et même à les devancer parfois.

Enfin l'on arriva à l'endroit de l'action.

On vit une infinité d'ombres plus grosses que l'obscurité se mouvoir en tous sens, flairer, ramper, sauter et se gaver de leur butin, avec une insouciance justifiée par la solitude même.

Les explorateurs s'arrêtèrent et observèrent.

— Si nous tirions seulement dans le tas ? fit de Sambry.

— Évidemment, répondit sir William.

— Allons, mes amis, finissons-en.

— A votre commandement.

Les armes étant prêtes, le chef donna tout-à-coup le signal.

— Feu ! s'écria-t-il.

Un vacarme épouvantable remplit la forêt, qui gémissait sous l'impulsion des coups de feu, auxquels venaient se joindre un accompagnement peu harmonieux de miaulements lugubres ou effrayés,

lancés par les fauves que l'attaque des Européens tuait, blessait ou mettait en fuite.

Pendant plusieurs minutes ce fut un bruissement de feuilles ou un frottement de branches produits par la course effrénée des ravis-



CRIQUET ET LE NÈGRE CAUSÈRENT LONGUEMENT. (P. 274)

seurs qui abandonnaient leur butin et s'en allaient chercher, à l'intérieur de la forêt, un refuge plus sûr contre les balles meurtrières.

Ce manège dura peu, cependant, et, afin d'être plus certains du résultat, les explorateurs attendirent encore pour voir si aucun des fauves ne se rendrait plus à la curée.

Cette précaution fut inutile, car rien ne se montra.

Bientôt on reprit la route du village, et cette fois, on dormit, d'un trait, jusqu'au matin.

Le lendemain, les actes audacieux des explorateurs s'étaient répandus davantage encore dans la population.

Ce fut processionnellement que l'on arriva de tous côtés pour admirer les vaillants chasseurs, et le monarque noir avait déjà, de grand matin, envoyé à ses frères blancs, une large provision de bananes ainsi que deux belles chèvres, en reconnaissance de leur héroïsme.

Continuellement la foule stationnait aux abords des tentes, au grand déplaisir des Européens, qui ne tenaient guère à ce succès de curiosité.

Mais il fallait bien supporter la niaiserie de ces naïves créatures, d'abord pour ne point se mettre mal avec eux, et ensuite parce que leurs allures inintelligentes méritaient une tolérance absolue.

Criquet s'amusait fort de cette insistance admirative et décida d'en faire son profit, d'autant plus que c'était spécialement à lui que le monarque semblait décerner ses amitiés.

Une idée germa dans l'esprit du Bruxellois.

— Je vais apprendre la langue indigène, dit-il d'un ton convaincu.

— Vous rêvez, répondit de Sambry. Qui sera votre professeur ?

— Ici, ce nigaud de nègre, le roi de ces autres nigauds.

— Quelle folie !

— Possible ! Mais, laissez-moi faire ; vous verrez après.

C'est que Criquet prenait son invention au sérieux.

Au moyen de toutes sortes de locutions et de mimiques, il parvint à se faire comprendre par l'indigène titré et lui suggéra son plan.

Il prit un cahier de notes, un crayon ainsi qu'une chaise pliante, et s'en alla, en compagnie de son singulier professeur, se mettre tranquillement à quelques centaines de mètres derrière le village, à l'ombre des palmiers.

Criquet et le nègre causèrent longuement.

Ils passèrent même presque toute la journée à barboter des dialogues décousus, jusqu'à ce qu'enfin le repas du soir ramena, l'un dans la tente commune, et l'autre au milieu de ses sujets.

La rentrée de Criquet donna lieu à des plaisanteries.

— Eh bien, lui demanda sir William, votre grammaire est-elle complète ?

— Laissez donc, fit le chef blanc ; il va publier un dictionnaire de langue Ouboukou.

— Vous nous apprendrez cela, n'est-ce pas, Criquet ? ricana Henri.

— Assurément, le voilà plus savant que von Ruff, dit Paul.

Et les moqueries d'aller leur train.

Mais Criquet, à l'encontre de son habitude, n'y répondit pas.

Il paraissait soucieux, mécontent, rageur, et cachait soigneusement son cahier de notes.

Ces inoffensives tracasseries égayèrent le souper, et l'on traqua si habilement le Bruxellois, qu'il en perdit la réserve qu'il s'était imposée, et qu'il s'écria avec humeur :

— Peines perdues ! J'ai conversé toute la journée avec ce gros imbécile, et j'en sais encore moins avancé qu'auparavant.

— Et vos fameuses notes ?

— Fameuses est le mot ; je n'ai pas été fichu de mettre une seule syllabe sur le papier. Aussi je renonce à apprendre la langue de ce pays.

On rit beaucoup de cette farce, jusqu'à ce que chacun alla se coucher, le cœur tranquille, excepté Criquet, qui bougeonnait carrément contre le peu..... d'intuition du système d'enseignement de son soi-disant professeur.

XXIII

APRÈS LES TIGRES, DES LIONS

Le lendemain on fit ses adieux à Pafoule et l'on se mit en route vers le fleuve.

Toujours la même facilité de circulation, avec la différence, pourtant, que d'immenses forêts s'étendaient de tous côtés, composées d'arbres gigantesques de toute nature.

Mais ces agglomérations de verdure et de troncs n'entravaient nullement la marche ; car leurs sentiers étaient tracés largement et permettaient à la caravane de cheminer de front à plusieurs personnes à la fois.

Cette circonstance était fort heureuse pour les explorateurs, mais ce qui l'était moins ce furent les hôtes qui hantaient les profondeurs de ces bois.

En effet, le lion y régnait en maître ; et bien qu'on fût en plein jour, on pût percevoir continuellement des rugissements.